

Le nominativus pendens

Guy SERBAT

Paris, Sorbonne

Au chapitre 40 de son *Histoire romaine*, Tite-Live fournit un bon exemple classique de nominatif «en suspens» (il s'agit des préparatifs de l'assassinat de Tarquin)¹

Tum Anci filii duo etsi antea semper pro indignissimo habuerant se patrio regno tutoris fraude pulsos, regnare Romae aduenam non modo uicinae sed ne Italicae quidem stirpis, tum impensius uis indignitas crescere, etc

La construction d'une telle phrase est facile à décrire. Elle offre

- 1 un syntagme (SN) au nominatif (N), auquel on ne peut assigner aucune fonction syntaxique par rapport aux autres constituants,
- 2 ce syntagme au N est repris par un anaphorique (*us*), qui assume, lui, pleinement la fonction syntaxique requise, et
- 3 entre le SN au N et l'anaphorique, tout un «rembourrage» (3 lignes) de circonstances explicatives

On invoque même couramment la distance qui sépare le SN de son

¹ Le *Nominativus pendens* a fait l'objet d'importantes recherches de la part de W. Havers, *zur Syntax des Nominativus*, 16, *Glotta*, 1927, p. 105 sq., id., *Der Sogenannte Nominativus pendens*, *IF* 43, 1925, p. 207 sq., id., *Handbuch der erklärenden Syntax*, 1931. Nous empruntons aussi plusieurs exemples à Chr. Mohrmann, *Die psychologischen Bedingungen des konstruktionslosen Nominativs in den Sermones des Hl. Augustin*, 21, *Glotta*, 1932, pp. 20-40 (= *Etudes sur le latin des chrétiens*, (Roma, 1958, p. 299-320). Voir également J. Svennung, *Untersuchungen zu Palladius und zur lateinischen Fach- und Volkssprache*, Upsala, 1935. L. Sardo Rubio, justement honore par le présent recueil, a consacré au nominatif des pages riches et empreintes d'une réflexion approfondie. *Introducción a la sintaxis estructural del latín*, I, Barcelona, 1966, pp. 77 a 119.

anaphorique pour justifier la «rupture de construction» que manifeste la discordance entre le N *filii* et son anaphorique au datif *us*

- 4 La phrase est, comme il se doit, soutenue par une melodie unitaire. Mais celle-ci s'organise en deux parties opposées et complémentaires : le premier membre (jusqu'à *stirpis*) est marqué par une intonation ascendante, faisant attendre une suite, le deuxième (à partir du deuxième *tum*) est porté au contraire par une intonation descendante, conclusive. Entre les deux membres, il doit y avoir une pause, que symbolise aujourd'hui la virgule. Nous verrons plus bas que ces impressions sont confirmées par des données objectives.

En fait, de ces quatre traits, seuls le premier et le quatrième sont obligatoires et constants.

Ce schéma complet est confirmé par d'autres exemples classiques, comme Cicéron, *Fin*, 3, 11

- 1 (SN au N) *Ceterae philosophorum disciplinae,*
- 2 deux ou trois lignes d'explications,
- 3 pause,
- 4 EAS *nihil adiuuare arbitror*

Cicéron, *Verr*, 2, 5, 65

- 1 *Homines maritimi* ,
- 2 *qui* , *cum* ,
- 3 pause,
- 4 *potestas adspiciendi NEMINI facta est*

On observera que la reprise anaphorique est moins nette dans ce dernier exemple que dans les précédents.

Une langue moins châtiée utilise fort bien le même tour à «rupture» (admettons pour l'instant cette appellation) même si elle n'y est pas autorisée par l'éloignement du SN et de son anaphorique.

Ainsi chez Caton, *Agr*, 34, 2, où l'anaphorique est au contact immédiat du SN

- 1 *Ager rubricosus et terra pulla, materna, harenosa, item quae aquosa non erit*²,
- 3 pause,
- 4 *IBI lupinum bonum fiet*

De même chez Augustin, *Serm*, 260

- 1 *Feminae quae non habent uiros,*
- 3 pause,
- 4 *licet EIS nubere,*

² Nous considérons que la place du SN initial est tenue ici par 3 SN coordonnées

ager rubricosus
et terra pulla
item quae aquosa non erit

Ibi est donc au contact immédiat de ces SN, au'il anaphorise conjointement

où il serait abusif de considerer la breve relative restrictive autrement qu'un adjectif épithete

Dans tous les exemples ci-dessus, on a affaire sans conteste à des phrases, c'est-à-dire à des unités syntaxiques transcendant leurs constituants comme le confirme l'analyse prosodique (dans les langues modernes pourvues de tours identiques)³ Le SN au N pose problème —et se voit qualifié de *pendens*— en raison même de cette contradiction entre son appartenance à un ensemble construit et l'absence de la marque formelle attendue, celle-ci se trouve comme reportée sur l'anaphorique, par l'effet d'une sorte de disjonction entre les deux rôles régulièrement assumés par un SN apporter une information lexicale, et signaler une fonction syntaxique

Il y a quelque danger à voir d'emblée dans le N *pendens* un phénomène marginal, et comme déviant, l'analyse linguistique n'a aucun intérêt à s'imposer les oeillères de la norme Il est d'ailleurs significatif que Cicéron ne se prive pas d'employer ce N «en l'air», et il y a tout lieu de croire que celui-ci a été beaucoup plus usuel qu'il n'y paraît, si l'on en juge par le développement extraordinaire de l'«extraposition» («dislocation») dans les langues romanes modernes («*Mes parents, je leur dois tout*», où l'on observera que le SN initial est depourvu de la marque syntaxique présente dans le «datif» *leur*, conformément au processus de disjonction syntaxique signalé plus haut

Nous laisserons de côté un domaine florissant de la linguistique moderne l'analyse thematique Le N *pendens* serait, dit-on souvent, à comprendre essentiellement comme le «theme» dont le reste de la phrase constituerait le commentaire⁴ Mais cela n'est pas toujours vrai, dans notre exemple initial, les *Anci filii* ne sont pas le «theme» de la phrase, ce qui est déjà connu, et effectivement repris, c'est l'allusion à la situation politique de l'époque, par *tum* Chez Augustin, *Serm*, 342, 3 *mala domus, parcat et Deus*, le SN *mala domus* n'est pas non plus le thème de l'énoncé Même dans des langues qui disent couramment «elephant trompe longue» plusieurs savants contestent que le «sujet 1» éléphant soit à tout coup le thème de l'énoncé⁵

Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ces discussions, dont le détail est très compliqué, nous avons choisi de nous en tenir au niveau morpho-syntaxique Or que *mala domus* soit thématique ou (du moins en partie) rhématique, sa relation avec l'anaphorique *et*, ainsi que la construction de la phrase restent la même, et c'est là ce qui importe

³ Dans son étude philologique très poussée (cf n 1) Svennung a tort de laisser entendre que le N *pendens* est en dehors de la phrase

⁴ Par exemple A Scherrer, *Handbuch der lateinischen Syntax*, Heidelberg, 1965, p 117

⁵ Ainsi André Fabre, *Au sujet du sujet Etude contrastive des structures à indice de sujet en coréen et en japonais* dans «Recherches en syntaxe», Paris, l'Asiathèque, 1977, pp 61-68

Autre point de discordance on fait des difficultés pour reconnaître un *N pendens* lorsque l'anaphorique est lui aussi au N⁶ *Sall., Catil., 37, 4 sed urbana plebes, EA uero praeceps erat* (cf. *Caton, Agr., 157, 3 cancer ater, is olet*) C'est faire bon marché des traits prosodiques qui opposent (en les unissant) les deux membres de la phrase, *sed urbana plebes* d'une part, et *ea uero praeceps erat*, le sentiment linguistique suggère que le premier membre est soutenu par une intonation ascendante, que le second s'achève sur une intonation conclusive, exactement comme la protase et l'apodose des énoncés hypothétiques. Il faut souligner surtout la pause qui doit suivre *plebes*. La prosodie exacte d'une langue éteinte nous échappe forcément, mais, ici, la présence de *uero* après l'anaphorique *ea* semble appuyer suffisamment l'intuition d'une coupure dans le débit, corroborant et excusant en somme la rupture syntaxique (lorsque l'anaphorique n'est pas au N)

Il n'y a d'ailleurs pas, soit dit par parenthèse, d'hétérogénéité absolue entre les phrases à *N pendens* et les phrases à *N sujet*⁷. Le point mérite qu'on s'y arrête brièvement. Quand le latin dit *Venit* il énonce une **phrase** le prédicat est le thème verbal *ueni-*, quant à *-t* il est

1 syntaxiquement

- a) indice de classe verbale,
- b) «sujet» de *ueni-*,

2 sémantiquement

- a) il réfère à une «personne» étrangère à l'interlocution,
- b) il anaphorise une notion connue

Si l'on dit, au contraire, *Marcus uenit*, rien n'autorise à introduire une opposition prosodique entre les deux mots, dès lors le sujet est bien *Marcus* et lui seul, il est tout à fait artificiel de voir dans *Marcus* une apposition à *-t*, ce dernier reste marque verbale et indice de troisième personne, mais il a perdu ses significations 1^b et 2^b il n'est plus sujet ni anaphorique. Pourquoi la langue emploie-t-elle une forme en *-t* plutôt qu'un thème nu comme on pourrait l'attendre? Parce que les informations redondantes apportées par *-t* ne sont pas gênantes, et sans doute plus économiques que l'instauration d'une forme verbale nouvelle, celle qu'on emploierait avec un SN (ou pronominal) sujet. Le français très vulgaire offre un parallèle éclairant pour ce phénomène

- «Il croit» [ɪkrwa],
- «Elle croit» [akrwa],
- «Mon père (il) croit» [Mɔ̃perɪkrwa],
- «Ma mère (elle) croit» [Mamerakrwa]

⁶ Hofmann-Szantyr, *Lat-Syntax*, 1965, p. 29, reproche justement ce refus à Havers

⁷ Cf. l'éclairant § 99 de J. B. Hofmann, *Lat Umgangssprache*, 3^e ed., 1951

(aucune opposition prosodique, maintien du « pronom sujet » comme une sorte de desinence vide préposée au verbe) Au contraire

« Mon père, il croit [Mōpérə/ɪkrwa]

présente le même schéma prosodique et syntaxique que *Cicer ater, is olet*, et aussi que *Ager rubricosus, ibi lupinum bonum fiet*, avec la seule différence que, dans le dernier cas, aux marques prosodiques s'ajoute la discordance morpho-syntaxique⁸

L'étrangeté du N *pendens*, tour plutôt oral et familier au milieu des corpus écrits qui sont la pâture ordinaire des latinistes, conduit, au contraire, plusieurs auteurs à tenter de réduire son extension. On préfère⁹ le rattacher à des phénomènes qui paraissent plus aisément explicables du point de vue syntaxique, par exemple l'attraction, comme dans Plaute, *Amph*, 1009 *Naucratem, quem conuenire uolui, in nauis non erat*. Ce ne serait, dit-on, pas plus bizarre que le N par *perseueratio* (ex Cic, *Lig*, 31 *Spes est posita in eorum studiis, qui a te pro Ligario petunt, tui necessarii*). Mais la plupart des exemples font voir les limites de cette explication : on ne peut invoquer aucune attraction dans Plaute, *Men Arg*, 1 *Mercator Siculus, cui erant gemini filii, ei mors obtigit*. Même résistance à l'attraction chez Augustin, *Serm*, 236, 2 *Deinde isti duo, quibus apparuit in uia, ubi erat cor indicant uerba* (remarquer au passage l'absence d'anaphorique)

Loi d'inviter à limiter l'importance du N *pendens* en latin les exemples autorisent à élargir l'aire de son emploi. Car il ne faut pas borner son attention aux substantifs fléchis, mais envisager tous les segments d'énoncé susceptibles d'occuper la position syntaxique du nom, bien que dépourvus de desinences casuelles. Nous n'examinerons que deux cas, celui de la relative et celui de la subordonnée complétive par *quod* (en admettant par principe que d'autres phrases nominalisées pourraient occuper la même position)

Soit Augustin, *Serm*, 224, 1, 1 *hodierno die qui baptizati sunt in Christo alloquamur eos*. C'est ici toute la relative qui fonctionne comme nom syntaxique extraposé, avec reprise par *eos*¹⁰. Havers, 1925, 245, a bien admis comme N *Pendens* (qu'il appelle « N isolé emphatique ») la relative à verbe *esse*, ainsi Varron, *RR*, I, 25 *Qui locus crassior sit, ibi Aminneum maius serit* (dans une série de préceptes commandés par un *oportet*). Il l'admet parce que, selon lui, *qui locus crassior sit* n'est qu'un développement de *locus crassior*. Que fera-t-on si le verbe n'est pas la copule? Havers propose de comprendre qu'en ce cas le nom antécédent, primitive-

⁸ L'existence de constructions disjointes (avec divers degrés de disjonction) est attestée dans de nombreuses langues. Voir par ex., pour le sanskrit, l'imposante étude de H. Oertel, *The syntax of cases in the narrative and descriptive prose of the Bhrāmanās*, I, *The disjunct use of cases*, Heidelberg, 1926 (364 p.)

⁹ Voir les efforts de Havers en ce sens (n. 1)

¹⁰ Sur ce point l'exposé de Chr. Mohrmann (n. 1), riche et nuancé, manque de fermeté

ment antéposé au relatif, a été «absorbé» dans la relative Solution de circonstance, quel nom faut-il, en effet, supposer avoir été absorbé dans Aug , *Serm* , 224, 1, 1 *qui baptizati sunt* (cf supra)? ou dans cet autre exemple limpide d'Augustin, *Serm* , 160, 6 *Qui sedebant in umbra mortis, lumen ortum est eis* Quant à nous, nous comprenons *qui sedebant* exactement comme *Anci filii duo* dans notre premier exemple Dans l'une et l'autre phrases, il y a extraposition (gauche) d'un groupe nominal (au N quand la flexion peut apparaître), opposition prosodique des deux membres de phrase, pause, reprise anaphorique L'explication timorée de Havers repose sur une conception fautive (mais traditionnelle) de la relative, celle-ci n'est pas une phrase-**adjective**» (e.g. Kuhner), mais une phrase nominalisée, c'est-à-dire un **nom** syntaxique, pouvant occuper notamment la place d'un nom (*Qui bene amat*) ou celle d'un adjectif épithète ou apposé (emplois canoniques avec «antécédent») Ces emplois sont relativement nombreux dans les *Sermons* d'Augustin Chr Mohrmann en relève 15 (On peut donc observer, au passage, que W Kroll, *Glotta*, 2, 8 —suivi par Jean Haudry entre autres— n'était pas tout à fait fondé à considérer la relative antéposée comme un tour archaïque, que conserveraient de préférence Plaute, les juristes, les administrateurs)

L'usage de la relative à la place exacte d'un N *pendens* nous met sur la voie d'un autre avatar de ce tour, qui est la subordonnée complétive par *quod* dans certains emplois Cicéron dans sa correspondance en fournit d'excellents exemples, 4, 13, 3 *Quod autem mihi gratularis, te ita uelle certo scio* On peut admettre qu'ici *ita* reprend anaphoriquement la subordonnée initiale, ce qui nous ramène au schéma déjà vu Mais dans 4, 2, 2 *Quod meum exquiris consilium, id tale est ut* , l'anaphorique *id* reprend seulement *consilium*, et non pas l'ensemble de la subordonnée En fait, il n'y a plus ici d'anaphorique, la phrase nominalisée *quod consilium* est donc un peu plus en «suspens» que celle de l'exemple précédent ¹¹ De même que Varron, *R R* , 1, 25 offre, juste avant l'exemple déjà vu (*qui locus crassior sit tibi*) le texte suivant, avec une relative seule, sans anaphorique *qui locus optimus uno sit et ostentus soli, Amineum minusculum seri oportere* Le concept complexe, incarné par la vertu de *qui* (ou, plus haut, de *quod*) dans la forme syntaxique d'un nom, est d'emblée offert au lecteur, invite par là à en retenir le contenu sémantique, qu'il intègre ensuite lui-même, au mieux, sans le relais commode d'un anaphorique, dans le contexte phrastique Le même phénomène est évident chez Cicéron, *epist* , 4, 23 *Quod existimas meam causam coniunctam esse cum tua, in utroque nostrum error fuit* En ce cas, on aurait tendance, dans une traduction française, ou bien à séparer les deux membres, ou bien à insérer à leur frontière une interjection comme «eh bien»

¹¹ Cf J B Hofmann (n 7) qui fournit plusieurs exemples, dans des langues différentes, de tours «affectifs» disjoints

chargée de signaler la cohésion voulue par le locuteur. Mais force est de constater que le latin peut se passer d'un tel morphème cohésif, l'existence de la *phrase* d'ensemble comme *phrase* (avec l'intonation voulue, et la non-absurdité sémantique requise) reste le seul facteur d'unité syntaxique.

Un passage de César pourrait prêter à confusion, *Gall*, 1, 36, 6 *Quod sibi Caesar denuntiaret, se Haeduum inurias non neglecturum, neminem secum sine sua pernicie contendisse*. Ici *quod* est sans doute à interpréter comme un relatif (auquel est apposée la proposition *se non neglecturum*). Mais, relatif ou conjoncteur, le schéma reste le même

- 1 Nom syntaxique $\left\{ \begin{array}{l} \text{nom} \\ \text{pronom} \\ \text{relative} \\ \text{complétive} \end{array} \right\}$ au N

2 Phrase-matrice, avec *ou sans* anaphorique pour reprendre le nom syntaxique. Mais, dans tous les cas, une intonation spéciale distingue 1 et 2, une certaine pause les sépare. Donnons, pour finir, un exemple de pronom au N *pendens*, sans reprise anaphorique (Ter, *Héc*, 286-287)

*Nam nos omnes, quibus est aliquis obiectus labos,
Omne quod est interea tempus priusquam id rescitumst lucrost*

L'extension paradigmatique du N *pendens* est donc beaucoup plus vaste qu'on ne le croit souvent. Pour s'en apercevoir, il suffit de ne pas confondre les positions syntaxiques (et les fonctions qui leur sont dévolues) avec telle ou telle marque formelle. Il y a N *pendens* lorsqu'un syntagme nominal (ou son équivalent) — toutes les conditions prosodiques et sémantiques de la phrase étant réunies — n'a pas lui-même de fonction syntaxique par rapport au reste de l'énoncé. La rudesse du tour, en rupture avec le train habituel de la phrase assertive, est le plus souvent, mais pas toujours, atténuée par un anaphorique, celui-ci est comme un relais qui exhibe les marques de la fonction à assigner au syntagme nominal.

S'il a la rudesse de la langue familière¹² le N *pendens* en a aussi la liberté, l'aisance, la vivacité. Augustin l'emploie couramment parce que ses *Sermones*, comme le souligne Chr. Mohrmann, ne sont pas des discours, mais plutôt la recherche d'un dialogue avec des auditeurs, souvent peu cultivés. Avec le N *pendens*, on s'affranchit des cas, des paradigmes flexionnels (avec l'inévitable lourdeur des desinences s'enchaînant dans des groupes complexes), le locuteur se limite à l'indispensable, au notionnel, et un anaphorique discret peut inviter ensuite à situer correctement la-dite notion dans la charpente syntaxique¹³.

¹² Bons exemples chez Svennung (cf. n° 1) pp. 178-180.

¹³ La limite de la liberté est sans doute atteinte par Horace, *Sat*, I, 2, 101. Le poète vient de brosser en sept vers le portrait de la *matrona* avec sa tenue comme un retranchement.

Dans une langue casuelle comme le latin, le N, cas de la non-dépendance (par opposition à tous les autres cas, le vocatif mis à part) se prêtait éminemment à cet emploi¹⁴ Que le tour ait été beaucoup plus fréquent qu'il ne semble à lire les textes, c'est ce que permettent de supposer les langues néo-latines, qui à l'oral, usent largement, comme on sait, de «l'extraposition gauche»

(*uallo circumdata*) Que d'obstacles pour un galant! Ses voiles de Cos laissent au contraire la courtisane à peu près nue *altera nil obstat*, «l'autre, rien ne gêne» — enonce que seule rend possible la vivacité de la conversation

¹⁴ Comme le souligne justement L. Rubio, p. 118 (cf. n. 1), il vaut mieux ne pas appeler le N «cas-zero» (comme le font par ex. Ernout et Thomas, *Syntaxe latine*, p. 12). Le «cas-zero» serait proprement le «thème» (au sens morphologique par ex. *cīui-*) et non pas une forme flechie *cīuis*.

D'autres cas, Ac Gen Abl se trouvent parfois dans des conditions apparemment identiques à celles de notre N *pendens*. Mais comme l'explique Sv. nung (cf. n. 1), pp. 188-195, on ne peut pas les considérer vraiment comme des «konstruktionslose Kasus». Cf. également Hofmann-Szantyr, p. 29.